

## Urgences



### Guy Lafleur : sous le signe des soleils

Georges-Hébert Germain, *Guy Lafleur. L'ombre et la lumière*, Montréal, Art Global/Libre expression, 1990.

Renald Bérubé

Numéro 29, octobre 1990

Éclats d'œuvre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025616ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025616ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1927-3924 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bérubé, R. (1990). Compte rendu de [Guy Lafleur : sous le signe des soleils / Georges-Hébert Germain, *Guy Lafleur. L'ombre et la lumière*, Montréal, Art Global/Libre expression, 1990.] *Urgences*, (29), 101–105.  
<https://doi.org/10.7202/025616ar>

Tous droits réservés © Urgences, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

## Guy Lafleur: sous le signe des soleils

à Bernard Boucher

Comme Robert Charlebois qui, lors d'un super show au Stade olympique, avait demandé à la foule:

«L'aimez-vous, Guy Lafleur?»

La foule s'était mise à hurler. Charlebois avait ajouté:

«Moi aussi, je l'aime. L'hiver, il remplace le soleil.»

Georges-Hébert  
Germain<sup>1</sup>

Guy Lafleur, tu étais la chaleur de notre hiver intérieur, c'était toi qui resserrais les liens invisibles de la collectivité, toi le rédempteur, mi-homme mi-démon blond, portant le sens de notre combat national sur LA SCÈNE SPORTIVE, sur la glace éblouissante comme sur les écrans scintillants, là où la victoire nous était enfin concédée.

Jean-Pierre April<sup>2</sup>

La pratique sportive, on le sait, peut se lire comme une vaste métaphore. Comme un micro-

cosme de l'univers plus global, comme un lieu circonscrit où se joue d'une manière particulière le théâtre du monde, comme une mise en abyme hautement vedettarisée d'un monde tout aussi spectaculairement médiatisé. Les athlètes et les comédiens pratiquent le même métier: ce sont des joueurs, et nous jouons tous et toutes notre rôle.

Vaste métaphore, mise en abyme hypercondensée de ce qu'il est convenu d'appeler la destinée humaine: le temps sportif, celui du match ou de la carrière de l'athlète, est de brève durée; d'où la nécessité d'un apprentissage accéléré avant le déclin qui guette, et alors que le risque de blessures est constant, l'adversaire impitoyable, les spectateurs immensément exigeants puisqu'ils ont bien souvent à l'athlète ou à son équipe délégué leurs rêves et leurs aspirations — dans le temps sportif, le passage de héros à bouc émissaire (et *vice versa*) peut s'effectuer en une fraction de seconde.

Vaste métaphore et mise en abyme hypercondensé de tel mode de vie socio-économique aussi: les athlètes nord-américains connaissent bien les vertus (?) de rentabilité du monde du spectacle, quel qu'il soit. Et pourquoi donc y a-t-il tant d'arbitres ou de juges divers pour un match de baseball, de football américain ou de hockey, et un seul dans les matches que nous appelons de soccer? Sans doute, pourrait-on dire, l'apprentissage de l'Autorité ne s'est-il pas effec-

tué selon les mêmes modes ni les mêmes traditions en Amérique et en Europe.

On comprendra dès lors que le journaliste sportif/écrivain américain Roger Kahn intitule «The Metaphor of Sport» la première partie d'un ouvrage dont le titre est *How the Weather Was*<sup>3</sup>, titre qui provient lui-même d'un extrait de Hemingway donné en épigraphe à l'ouvrage; et que le poète américain/ amateur de sports (surtout du baseball) Donald Hall s'intéresse particulièrement au rôle de la métaphore dans l'écriture sportive dans son livre intitulé *Fathers Playing Catch with Sons* et sous-titré *Essays on Sport (Mostly Baseball)*<sup>4</sup>. Le sport n'est certes pas une maladie — à moins que la personne qui le pratique ou celle qui le consomme à un titre ou à un autre ne devienne joueur selon le titre du roman de Dostoïevski ou à la Pete Rose. N'empêche que l'intitulé «The Metaphor of Sport» de Kahn peut aussi renvoyer le lecteur à un autre intitulé, celui de l'ouvrage de Susan Sontag, *Illness as Metaphor*<sup>5</sup>. Comment dire? La maladie, notre crainte à tous et toutes; le sport, l'un des lieux par excellence où projeter, tous et toutes, nos aspirations et nos rêves. L'être humain est *Homo ludens*, selon le titre du livre de Huizinga<sup>6</sup> — nous jouons toujours, la vie comme le reste — s'il reste quelque chose hors la vie —, à qui perd gagne. Et il tombe obligatoirement sous le sens, malgré le cœur ou la raison qui ont chacun et chacune leurs raisons, que vivre, *volens volens*, se révèle toujours mortel.

Comme il doit malgré tout tomber sous le sens, cela étant écrit ou lu, qu'il s'agit bien ici, étant donné l'intitulé de ce texte

et sa première épigraphe, de Guy Lafleur et de la très belle biographie que lui a consacrée Georges-Hébert Germain. Biographie qui n'est pas la première à être consacrée à Guy Lafleur<sup>7</sup>; biographie qui, à sa manière, pose la problématique du genre (auto)-biographique que nous avons déjà soulevée ailleurs<sup>8</sup>: quand une vedette se raconte tout autant qu'elle est racontée, qui donc raconte, qui donc écrit? Ce qui est sûr par ailleurs, c'est la qualité de ce qui est ici raconté — le gros livre de Germain, malgré quelques erreurs qu'auront vite repérées les amateurs de hockey<sup>9</sup>, se révèle d'une écriture bien soutenue, qui sacrifie rarement à l'ampoulé ou au cliché; d'un intérêt réel qui ne sacrifie pas à la mode potineuse ou statisticienne. Et l'énorme succès de librairie qui a salué la parution de l'ouvrage doit bien témoigner de cette qualité, comme il témoigne aussi et sans doute aucun de l'énorme emprise que Guy Lafleur, qui aura mis du temps à la reconnaître pleinement et qui en demeure toujours un peu étonné sinon intimidé, exerce sur la population québécoise.

Car si *L'ombre et la lumière* est la biographie du Guy Lafleur, elle ne saurait faire l'économie des faits suivants: Guy Lafleur est un joueur de hockey et le hockey est un sport d'équipe. Or l'équipe avec laquelle s'est surtout illustré Lafleur s'appelle les Canadiens (selon le sens qu'avait ce nom au début du siècle) et est aussi surnommée la Sainte-Flanelle; son lieu de résidence est le Forum de Montréal, aussi surnommé la Mecque du hockey. On le sait, les Canadiens ont longtemps été l'Institution privilégiée sinon unique de nos succès — il est assez clair, du point de vue même

de l'histoire, que l'émeute du Forum, qu'engendra en 1955 la suspension de Maurice Richard, peut se lire comme un avant-texte, un signe avant-coureur de la Révolution tranquille. S'agissant de Guy Lafleur, *L'ombre et la lumière* doit aussi parler des Canadiens, équipe de joueurs de hockey ayant le statut d'Institution, d'Organisation selon le mot ironico-mafieux utilisé par Germain, et des supporters qui appuient Lafleur et/ou les Canadiens. Existe-t-il tel genre que la biographie collective, c'est-à-dire que l'étude d'une collectivité et de l'une de ses institutions menée à l'occasion de la biographie de l'un de ses héros?

Retour à la métaphore: car Guy Lafleur est un Héros. Il l'était déjà dans les jeunes dix ans de ses âges alors qu'il devenait la vedette adulée du Tournoi international pee wee de Québec au début des années 1960; il le sera encore par ses exploits de joueur d'âge junior qui créeront les Remparts de Québec et obligeront le rusé Sam Pollock des Canadiens, Renard (selon Germain) ou Ulysse de toutes les astuces, à de mystifiantes manœuvres visant à permettre aux Canadiens de «repêcher» Lafleur à la fin de son âge junior; il le sera bien sûr à l'âge de ses grandes performances avec les Canadiens, alors qu'il dominait, grand maître du patin, de la vitesse et de la feinte, la Ligue nationale du hockey. Et il saura l'être aussi à l'occasion des moments difficiles ou imprévus: à l'occasion de sa retraite — de sa mise à la retraite par l'Organisation: Serge Savard et Jacques Lemaire ne sortent certes pas grands du livre de Germain — puis de son retour au jeu, alors même qu'il était élu, joueur retraité, au Panthéon de la Renom-

mée du hockey, ce qui rend le hockeyeur aussi immortel que l'appartenance à l'Académie française pour l'écrivain. Statut particulier ou exceptionnel: Guy Lafleur est un Immortel qui joue encore et toujours au hockey. La science-fiction de la nouvelle de Jean-Pierre April avait vu juste! Le mythe, la légende ou la métaphore ne sauraient demander davantage.

Jeune hockeyeur dans les dix ans de ses âges, Lafleur avait une idole: Jean Béliveau, grande vedette à Québec d'abord, puis à Montréal. Choix signifiant et judicieux: à sa façon, Lafleur sera, sur les patinoires, l'artiste élégant et virtuose que Béliveau avait été, et dont la rapide chronologie sportive faisait de toute manière le successeur. Mais il n'y a pas que le hockeyeur, il y a aussi la personne Guy Lafleur, ses attitudes et son style. Chez qui dominent les valeurs de passion perfectionniste, c'est-à-dire de détermination farouche et de franchise à la fois naïve et sans compromis. En quoi Guy Lafleur allait prendre la relève de Maurice Richard, de LA légende de LA SCÈNE SPORTIVE québécoise, pour parler (écrire?) comme April qui lui-même, *nolens volens*, nous renvoie à Octave Mannoni<sup>10</sup>. Questions qui pourtant demeurent en suspens même après la lecture du livre de Germain: comment expliquer les difficiles premières années de Guy Lafleur lors de son arrivée chez les Canadiens, comment expliquer ses nombreuses blessures et sa soudaine baisse de régime lors de ses dernières années chez les mêmes Canadiens? Il me semble parfois que se manifeste là comme une volonté entêtée et perfectionniste d'être soi-même selon soi, d'être

*his own man*: je serai ce que je suis et selon mon propre mode d'être, qui ne renvoie pas nécessairement à ce que l'on attend de moi. Je serai Lafleur, je serai le meilleur ou ne serai pas — comme Béliveau fut Béliveau, comme Gretzky (qui allait succéder à Lafleur comme grand maître de la Ligue nationale de hockey) allait être Gretzky. Le perfectionnisme, dans l'univers du spectacle vedettarisé en particulier, peut aussi se lire comme une forme de protestation: être ou ne pas être, jouer ou ne pas jouer — selon ses propres critères d'identité.

Biographie ou autobiographie: le sous-titre du livre de Germain, *L'ombre et la lumière*, provient d'un poème de Lafleur à son épouse et intitulé «Chandelle» (que disent donc les mânes de Bachelard?), poème sur lequel s'achève le livre. Et Germain sait s'amuser qui écrit, au début des dédicaces de son livre: «Je dois une fière chandelle...» Comme il sait aussi, journaliste choisi par Lafleur pour écrire sa biographie, rendre un hommage considérable à l'épouse de ce dernier: «Je dédie ce livre à Lise Lafleur qui croit que toute vérité est bonne à dire». Vérité: sous quel autre signe peut donc se situer une biographie? Et il est plaisant de constater que *L'ombre et la lumière* a été publié chez Art Global/Libre Expression: qu'est donc l'art, celui du hockeyeur comme celui de l'écrivain, sinon le lieu de la libre expression de l'artiste?

Dans le monde des étoiles de la scène, Guy Lafleur aura vécu (et vit encore) sous tous les éclairages. Le mérite du livre de Germain, dans ses divisions appropriées en périodes, entractes et prolongations, réside dans sa volonté non pas d'éblouir, mais

de ne ménager aucun desdits éclairages: démon blond, Guy Lafleur vit sous le soleil du jour, sous le soleil de minuit et sous les feux de la rampe que sont les soleils des projecteurs.

### Ronald Bérubé

- 1 Georges-Hébert Germain, *Guy Lafleur. L'ombre et la lumière*, Montréal, Art Global/Libre Expression, 1990, p. 223.
- 2 Jean-Pierre April, «Le Fantôme du Forum», nouvelle parue d'abord dans *Imagine... Revue de science-fiction québécoise*, Montréal, n° 7, mars 1981, p. 29-47, [p. 45]; puis reprise dans le livre de Jean-Marc Gouanvic (Dix nouvelles de science-fiction réunies et présentées par), *Les années-lumière*, Montréal, VLB, 1983, p. 49-50.
- 3 Roger Kahn, *How the Weather Was*, Signet Book, 1973; Kahn, on le sait, est aussi l'auteur du superbe livre *The Boys of Summer* publié en 1972, dans lequel le sport joue un rôle métaphorique fort important. Nous avons présenté un bref compte rendu de *The Boys of Summer* ici même dans *Urgences*, n° 15, octobre 1986, p. 112-113.
- 4 Donald Hall, *Fathers Playing Catch with Sons. Essays on Sport (Mostly Baseball)*, New York, Laurel Book, 1986, 198 p. Lire en particulier: «Proseball: Sports, Stories and Style», p. 111-141.
- 5 Susan Sontag, *Illness as Metaphor*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 1978, 88 p.
- 6 Johan Huizinga, *Homo ludens (Essai sur la fonction sociale du jeu)*, coll. «Les Essais», Paris, Gallimard, 1977, 341 p.
- 7 Parue douze ans avant celle qui nous intéresse, la biographie écrite par le journaliste sportif Claude Larochelle, *Guy Lafleur. Le Démon blond*, Québec, Lotographie inc., 1978, 250 p. Et le père de Guy Lafleur a aussi publié un livre consacré à son fils, livre évoqué par Georges-Hébert Germain.
- 8 Lors d'une communication intitulée «De la pratique sportive de

l'autobiographie» présentée à l'Université Laval le 29 mai 1989 dans le cadre du congrès annuel des Sociétés savantes.

- 9 Par exemple, Sam Pollock ne pouvait «jeter son dévolu» sur Gilbert Perreault (p. 172); et Terry Harper lui-même doit bien être tout émerveillé de se retrouver dans la phrase suivante: «Enfin, les journalistes avaient cessé de commenter ses moindres faits et gestes, de le [Guy Lafleur] prendre pour un messie et de le comparer à Béliveau, à Orr, à Geoffrion, à Harper, aux Richard, à Hull et compagnie!» (p. 196-197).
- 10 Octave Mannoni, *Clefs pour l'Imaginaire ou l'autre scène*, coll. «Le champ freudien», 1969, Paris, Seuil, 322 p.. Il convient que les notes, dans un article consacré à Guy Lafleur, s'arrêtent au numéro 10.

**Mario Luzi, *Cahier gothique*, traduit de l'italien par Jean-Yves Masson, coll. «Terra d'altri», Lagrasse, Verdier, 1989, 144 p.**

Vaste gouffre apporté dans  
l'amas de la brume  
Par l'irascible vent des mots  
qu'il n'a pas dits,  
Le néant à cet Homme aboli  
de jadis:  
«Souvenirs d'horizons, qu'est-  
ce, ô toi, que la terre?»  
Hurle ce songe; et, voix de  
la clarté s'altère,  
L'espace a pour jouet le cri:  
«Je ne sais pas!»

Stéphane Mallarmé

C'est Verdier, l'éditeur, qui m'a fait découvrir Mario Luzi,

cet obscur inconnu chez nous au Québec, ailleurs je ne sais. C'est dans le rayon «poésie» de ma librairie préférée que j'ai remarqué l'objet. Le livre était beau, comme tout ce que fait Verdier en général.

Mario Luzi est né près de Florence en 1914. Il est considéré comme l'un des grands poètes italiens du siècle. Il est également critique et théoricien de la littérature. Je ne sais s'il vit encore; nous savons cependant qu'en 1989, il révisa la traduction en français des textes que l'on retrouve dans *Cahier gothique*. Mario Luzi a fait paraître en traduction française plus de sept titres chez divers éditeurs dont Verdier et Flammarion.

*Cahier gothique* parut en italien en 1960 sous le titre original de *Un brindisi, Quaderno gotico*. Pour la traduction française, il aura fallu attendre en 1989. Cette traduction, soit dit en passant exceptionnelle, est de Jean-Yves Masson. Majoritairement, les textes de ce recueil ont été écrits dans les années quarante, années de guerre et de fin du monde.

*Cahier gothique* se divise en deux grandes parties qui furent éditées séparément à l'origine. D'abord *Une libation* qui elle-même se divise en quatre parties, puis *Cahier gothique* qui est composé de quatorze textes numérotés en chiffres romains. Nous pouvons dès lors remarquer dans sa structure la récurrence du chiffre quatre qui se retrouve également implicitement dans la lettre du titre du recueil: Cahier. On définit «cahier» comme un assemblage de quatre feuilles cousues ou pliées ensemble et munies d'une couverture. «Cahier» vient du latin